

ONIRIQUE Dix danseurs/dormeurs d'Ultima Vez, un film inspiré de nouvelles de Cortázar et les compositions originales de David Byrne traduisent avec ardeur le souhait d'explorer le désir de Wim Vandekeybus. "In spite of wishing and wanting"

La beauté trouble des sommeils agités

Encore les 20, 23, 24, 26, 27 et 28 mars au KVS, 146 rue de Laeken, 1000 Bruxelles. Rés. 02/217.69.37.
Les 31 mars, 1^{er} et 2 avril à Anvers, de Singel. Rés. 03/248.28.28.
Puis en tournée belge et internationale - dont Hasselt (21/4), Roeselaere (28/4), Gand (18-20/5) - jusqu'en février 2000.

Wim Vandekeybus récuse la spécialisation, refuse les prisons, rabote les cloisons. Metteur en scène, chorégraphe, comédien, danseur, photographe, - autodidacte - il construit son art dans l'énergie de l'urgence, la douceur de la confiance, avec puissance et pertinence.

En fait foi sa pièce nouvelle, créée la semaine dernière à Ferrare, en Italie, et arrivée jeudi sur les planches du Théâtre royal flamand, résidence de sa compagnie Ultima Vez. Le nom et les compositions originales de l'ami David Byrne, ex-Talking Head, s'y associent avec brio. Vandekeybus lui-même a réalisé "The Last words", court métrage en deux parties inspiré de "Cuento sin

moraleja" et "Acefalia" de l'Argentin Julio Cortázar. En dépit - ou à cause - de sa force plastique et sonore, la fable de ce vendeur de cris pouvait prétendre à une vie propre quand elle présente avec l'action scénique, qu'elle met en veilleuse, quelque redondance.

Le film néanmoins sera respiration drolatique, ponctuation onirique d'une création empreinte de paradoxe. Car en labourant le terrain broussailleux du désir le créateur embrasse sa perpétuelle et vitale tension : en alerte, il consume, satisfait, il s'éteint. Or il est bien moins question ici de l'objet désiré que du sujet désirant, du sentiment-moteur et - quoique les sens y impriment leur marque frémissante - du désir sexuel en filigrane seulement.

MÂLE SANS CLICHÉS

Un assez cocasse jeu de micros et de corde au cou ouvre la représentation sur un vacarme en coulisse. Bientôt des corps folâtrent, piétinent, sautent des obstacles, avec aux dents le mors de leur col de chemise. Jeu enfantin qui s'emballe. Le titulaire de la crava-

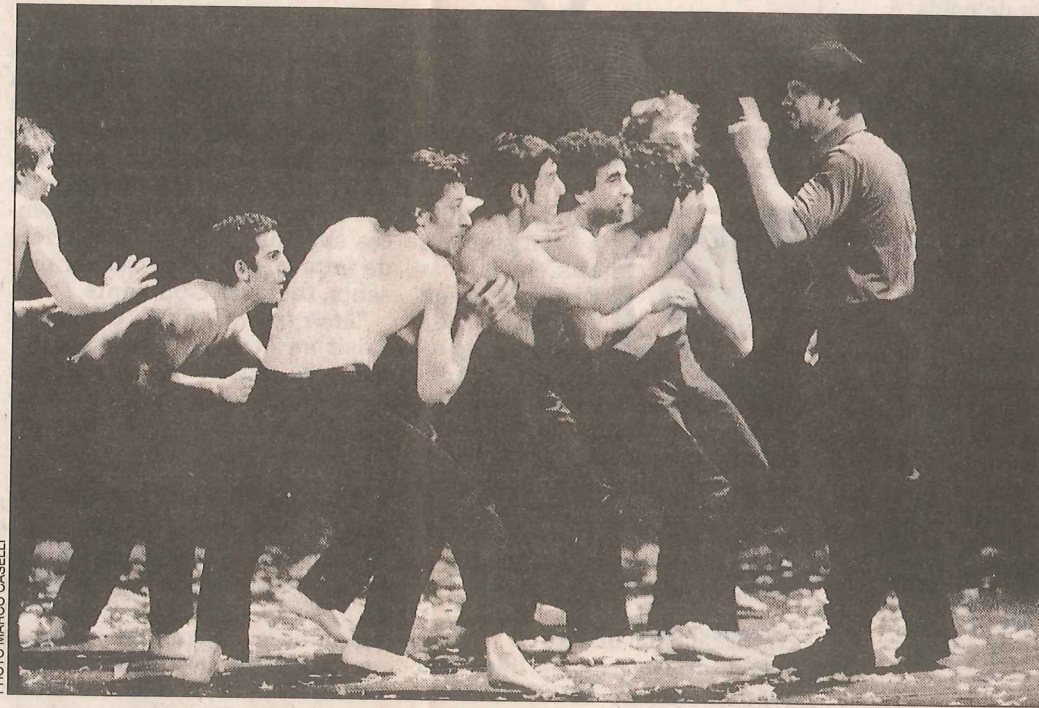


PHOTO MARCO CASELLI

che d'ailleurs, d'un ton métallisé, conte ses envies infinies de petit garçon collectionneur, quand il se rêvait éponge, baleine, oiseau,

vache, lame de couteau... auxquelles se collent les "moi aussi, je veux ça" des autres, écureuil, varan, caillou, gazon de la Coupe

du monde, lac, volcan. Le désir donc, exploré, vécu plus que joué par une distribution exclusivement masculine dépourvue de cli-

chés, physiquement hétéroclite, donnant de la voix en italien, français, anglais, arabe. Le désir qui commence là, qui aussi se tapit, voluté, dans les replis de la nuit, à l'heure du sommeil qu'on dit paradoxal. Le désir dans le rêve, amplifié, tortueux, fascinant (ou le refus de dormir par peur de rêver). Ainsi Vandekeybus nourrit-il "In spite of wishing and wanting" de songes et de cauchemars - et un oreiller piégé précipite un corps dans une frayeur sauvage ; ainsi se joue-t-il des poses de la chair endormie, retourne ses soupirs, envoie en l'air son abandon.

Avec pour territoire le continent sommeil - escarpé de sursauts -, la danse éclate en troubles envols, en rites hystériques, en chamailleries canailles. En scènes affolantes de risque et de foi, de spontanéité millimétrée, de chavirante douceur aussi quand, munis chacun d'une moitié d'orange, les dix hommes se cherchent, se trouvent, se fondent par paire dans un bal éphémère. Que c'est beau.

MARIE BAUDET

Electro-organico-acoustique, piquée de gags, une musique sœur de l'étrangeté familière de la pièce.